

« Sturbzep », du grand Zerep



Sophie Perez et sa bande du Zerep sont de retour avec un spectacle sur le canular monstrueux du loch Ness. Une œuvre déjà culte, tout à la fois hilarante, dérangeante, et nécessaire.

Il faut avoir drôlement confiance en Sophie Perez et son Zerep. Avec son théâtre qui ne ressemble à rien d'autre qu'à son théâtre, elle fait effraction dans votre inconscient, et elle y met une pagaille pas possible, imposant ses images monstrueuses (un vagin géant monté sur des espèces de doigts de sorcières derrière un orifice béant), ses créatures scandaleuses (un phoque luisant avec des seins, incarné par un sexagénaire très excité, qui se tape frénétiquement le torse, en regardant une « *personne-enfant* » performer), ses chansons sans queue ni tête (comme la rencontre improbable entre Dalida, AC/DC et ABBA). On ne peut jamais être prêt pour des choses pareilles. Jamais. Et à tout moment, bien après le spectacle, parfois des années plus tard, ces homoncules, ces chimères, ces lutins, ces drôles de bestioles peuvent revenir vous perturber, sans crier gare, comme une remontée de LSD théâtral. En prenant place dans la salle, vous avez ouvert la porte à Sophie Perez et aux siens. C'est malin, vous voilà hanté à jamais.

Ce *Sturbzep*, que l'on peut prononcer « Chtourbzaip », ou comme on veut, traite du canular autour du monstre du loch Ness. Enfin, « traite »... façon Zerep. C'est-à-dire « *s'inspire* », « *se frotte* », « *tourne en dérision* », « *déploie un discours méta sur* »... Tout ceci n'est pas très clair, et arrive dans le désordre – « *C'est du cut-up!* », hurlera l'un des comédiens. Il y a d'abord ce diabolotin rouge, géant et gonflable qui fait irruption entre les rideaux, puis deux énerguemènes, arborant des joggings en tweed (?) qui, face à leur micro, se mettent à raconter l'indéboulonnable légende des Highlands avec un accent britannique à coucher dehors, avant de se faire casser la figure par Stéphane Roger, l'un des acteurs fétiches de la bande, lequel est vêtu d'un tee-shirt de Christopher Walken (?). Et puis, il y aura évidemment Sophie Lenoir, tonitruante comme jamais, perruquée, *spandex-ée*, pour ambiancer la salle surchauffée et nous expliquer ce qu'est la poésie, cette chose « *à la fois si simple et donc si compliquée...* », et nous le faire entrer dans le crâne avec la vigueur d'une prof d'aérobic sous stéroïdes.

Et puis, et puis, et puis... on a envie de tout raconter, preuve s'il en fallait une que le spectacle est drôlement réussi. Il y a toujours cette scénographie si inspirée, ces calembours, ces références à gogo, ces citations de Witold Gombrowicz, Francis Picabia, Pacôme Thiellement... Par-delà le bien et le mal, le bon goût et la vulgarité, la logique et l'absurde, et malgré cet agencement de scènes un brin chaotique, qui mélange genres et registres, l'ensemble donne une étonnante impression de fluidité. Évidemment que ça part dans tous les sens ; évidemment que c'est d'abord un théâtre de l'image ; évidemment que c'est une pièce qui ressemble aux pièces précédentes du Zerep, qui jalonnent notre parcours de spectateurs et spectatrices depuis le milieu des années 1990. *So what?* Le Zerep est notre maison, et l'on aura toujours envie d'y revenir.